



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 17/3 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.3.54239

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

OLIVIER MOTTE

LE VOYAGE D'ALLEMAGNE

Lettres inédites sur les missions d'universitaires français
dans les universités allemandes au XIX^e siècle

III. Sur le départ de Gabriel Monod en Allemagne

Parfois, un homme symbolise toute une génération. Et alors sa démarche personnelle, aussi limitée soit-elle, dans le temps et dans l'espace, par les bornes assignées à l'expérience individuelle, prend, bien au delà des possibilités étroites d'une existence, valeur d'exemple; comme si cette vie exemplaire résumait en elle tant d'autres vies demeurées obscures.

Cela est vrai, souvent, dans le domaine de la politique, de la littérature ou de l'art. Mais c'est une vérité qui se vérifie aussi dans le domaine de la science. Un nom, parfois, dit tout d'une foule d'autres. Et sans aucun doute, parmi les historiens, Gabriel Monod est de ces noms là.

Rarement en effet, malgré la distance qu'il conserva toujours à l'égard du milieu dont il se fit le représentant, personnage aura mieux incarné une discipline entière que ce protestant libéral dont l'autorité morale établit le règne incontesté sur un demi-siècle de recherche historique.

Chez lui, chaque acte a valeur générale, chaque orientation retentit durablement sur ceux qui l'entourent, chaque décision – et les siennes obéirent pourtant bien souvent à des considérations purement privées – engage toute une génération.

Cela est vrai, tout particulièrement, de sa décision de partir en Allemagne. Si l'on considère ce qu'il lui dût dans sa formation intellectuelle et ce que fut plus tard son influence sur un si grand nombre de disciples prêts à suivre son exemple, rarement choix personnel aura autant incarné une démarche et pris la signification d'un geste d'avenir.

Cette décision, pourtant, n'en fut, à dire vrai, pas une. Tout conspirait, comme à son insu, à envoyer Gabriel Monod outre-Rhin: sa double filiation à la fois protestante et érudite lui imposait ce choix qui, dès lors, n'en était plus vraiment un.

Aussi n'est-il pas étonnant que celle-ci ait été extraordinairement précoce. À peine est-il en seconde année d'École normale en effet, qu'il entretient Taine, qu'il ne connaît pas, de son projet d'aller, au terme de ses études rue d'Ulm, achever son éducation scientifique dans une université allemande. Il n'a alors que vingt ans et, à la réception de la réponse du grand homme, sa religion est faite: une fois agrégé, il prendra un congé et se rendra à Berlin¹.

Tout ceci a été retracé, de façon très vivante, par Charles-Olivier Carbonell dans son ouvrage *«Histoire et Historiens»*, dans lequel il consacre plusieurs pages aux raisons qui motivèrent le départ de Gabriel Monod, aux impressions que lui laissa son séjour et aux sentiments qu'il en emporta envers l'Allemagne².

Mais ce qui est évidemment étonnant est le détour qu'empruntera Monod pour se rendre de Paris à Berlin. Alors que sa décision était prise dès 1862, ce n'est en effet qu'en 1867 qu'il s'y rendra; après une attente marquée d'événements inattendus et contradictoires, où le romanesque l'emporte souvent sur le scientifique.

Les raisons de ce détour sont bien connues: sa santé affaiblie par la préparation de

1 H. Taine. Sa vie et sa correspondance. T. II, Paris 1904, p. 315-318.

2 Ch.-O. CARBONELL, *Histoire et Historiens. Une mutation idéologique des historiens français. 1865-1885*, Toulouse 1976, p. 418-429.

l'agrégation, le désir de ses parents de le voir reprendre des forces sous le ciel réparateur de l'Italie, le choix en conséquence d'un sujet de thèse sur les corporations florentines au Moyen-âge, la rencontre à Florence de Olga Herzen, le refus de sa demande en mariage par la mère adoptive de celle-ci, Malwida de Meysenbug, une rupture encouragée par ses propres parents, inquiets de l'état d'abattement qui suivit cette déception amoureuse, et, pour le guérir, le départ pour l'Allemagne... Une Allemagne où il s'était réjoui d'aller et où, en définitive, il ira, comme il l'écrit lui-même, »à contre-cœur«³.

Mais, si le sens des événements ne laisse pas de place au doute, il reste, dans ces mois d'incertitude qui vont de l'automne 1865 à l'hiver 1867, bien des points encore obscurs dans ce long cheminement à la fois intellectuel et sentimental. Les lettres de Gabriel Monod à Auguste Geffroy⁴, qui avait été son maître de conférences à l'École normale supérieure, permettent d'en lever un certain nombre⁵.

*

Reprenons les choses à leur début. On sait comment, issu d'un milieu où les liens avec l'Allemagne universitaire étaient anciens, nombreux et étroits, Gabriel Monod, très tôt, avait conçu pour la science allemande une passion qui s'était vue renforcée par la conscience très aiguë qui était la sienne, au sortir de la rue d'Ulm, des lacunes de la formation qu'il avait reçue pour les études auxquelles il voulait se consacrer. Rien de plus naturel, dès lors, de sa part, au moment où il allait entamer des recherches personnelles sur l'histoire du Moyen-âge, auxquelles l'enseignement qui lui avait été dispensé ne l'avait en rien préparé, que de songer, en allant y apprendre à lire et à utiliser les documents, à recevoir outre-Rhin ce qu'il appelait lui-même le »baptême scientifique«⁶.

Ses lettres des 8 et 15 septembre 1865 à Geffroy, alors qu'il vient à peine d'être admis à l'agrégation, montrent avec quelle intensité il attendait ce départ. Manifestement, ce concours, auquel pourtant il a été reçu premier, n'est pour lui qu'une formalité. Il n'a d'intérêt que dans la mesure où il lui ouvre, au terme de sa scolarité, non pas l'accès au professorat mais les portes de la liberté, c'est-à-dire le chemin de l'Allemagne. De fait, son projet est alors définitivement arrêté, dont l'exécution lui semble imminente: après avoir perfectionné son allemand à Weimar, il se propose de séjourner à Berlin et à Bonn et s'il y a une incertitude ce n'est que sur les détails de la route, pour lesquels il se propose de demander conseil à son ancien maître.

Et pourtant c'est vers l'Italie que, sur les instances de ses parents, il se dirigera.

Dès le début de 1866⁷, il y découvrait un milieu qu'il devait beaucoup fréquenter, sur lequel régnait la forte personnalité de Malwida Rivalier von Meysenbug⁸, pour laquelle il concevra un attachement presque filial⁹; Malwida de Meysenbug auprès de laquelle vivait sa pupille Olga Herzen¹⁰, pour laquelle il éprouvera un sentiment de plus en plus fort – au point que

3 G. MONOD, A Monsieur et Madame Jules Roy. 30 Septembre 1878–1903, Nogent-le-Rotrou (1903), p. 4.

4 Auguste Geffroy (1820–1895), Maître de conférences d'histoire à l'École normale supérieure.

5 Bibliothèque nationale, Département des manuscrits, Mss. N.A.F. 12925 et 12935.

6 G. MONOD, Georges Waitz, dans: *Revue historique* 31 (1886) p. 386 et dans: *A la mémoire de M. le Professeur Georges Waitz 1813–1886. Hommage respectueux de ses anciens élèves Gabriel Monod et Marcel Thévenin. Goettingue, 1868–1870 – Paris, 1886*, p. 7.

7 G. VINANT, *Malwida de Meysenbug (1816–1903). Sa vie. Ses amis*, Paris 1932, p. 213–214.

8 Malwida, baronne von Meysenbug (1816–1903), *Femme de lettres*.

9 Voir G. MONOD, *A la mémoire de Malwida Rivalier von Meysenbug. Vendredi 1^{er} Avril 1904. Rome – Versailles (1904)* ainsi que sa préface à *Malwida Rivalier von Meysenbug, Mémoires d'une idéaliste*, T. I, Paris 1900, et *La fin de la vie d'une idéaliste, préface à Malwida de Meysenbug, Le soir de ma vie*, Paris 1908.

10 Olga Herzen était la fille du révolutionnaire russe Alexander Herzen.

lorsqu'il regagne Le Havre pour y passer ses vacances en famille, en juillet 1866, sa pensée est encore toute entière à Florence¹¹.

Sur cette première année florentine, pas plus que sur la seconde, qui verra la fin, au moins temporaire, d'une idylle jugée impossible par les parents des jeunes gens, la correspondance de Monod avec Geffroy ne nous apprend rien. Manifestement, il ne trouva pas, alors, de raison de lui écrire. Lorsqu'il reprend la plume, à l'automne de 1867, pour l'informer de sa présence à Berlin, c'est comme si de rien n'était; comme si le projet de voyage dont il l'avait entretenu venait de se réaliser sans avoir été différé de deux ans par un séjour en Italie.

Parti outre-Rhin en fils obéissant et résigné, Monod est alors – assez curieusement quand on songe à l'enthousiasme avec lequel il avait envisagé ce séjour – à Berlin à son corps défendant et fort peu satisfait de s'y trouver; réalisant sans plaisir ce projet dont il s'était fait une joie.

Plus tard, il a dit dans quel état d'esprit il s'y était rendu. »J'avais commencé à Florence, déclarait-il en 1903, un grand travail sur les Corporations florentines et j'avais ébauché un roman de cœur. Le désir de mes parents m'avait obligé à renoncer à Florence pour aller travailler à Berlin et à Goettingen. Cet arrachement à l'Italie ne devait pas empêcher le roman de 1866 de devenir l'histoire de toute ma vie; mais il fit rentrer dans mes cartons à tout jamais les notes prises pendant deux hivers dans les archives de Florence, et il me fit renoncer au projet un peu chimérique de créer à Florence une grande école libre internationale et une grande revue, non moins libre et non moins internationale«¹².

La décision de quitter l'Italie, si très certainement elle lui pesa, ne fut pas cependant, au moment où il dut la prendre, aussi pénible pour lui qu'elle devait lui paraître avec le recul du temps; dans la mesure où, ne voulant voir alors dans son départ pour Berlin qu'une parenthèse dans son séjour italien, il était persuadé d'être de retour à Florence dès l'année suivante¹³. Mais il est possible que, »aussi enivré de la liberté de travail dont [il avait] joui en Italie que de son ciel et de ses arts«¹⁴, le contraste entre ce qu'il venait de connaître et ce qu'il découvrait ait contribué à forger le jugement particulièrement sévère qu'il portera sur l'Allemagne.

Alors que, sans doute, s'il s'y était rendu au sortir de l'agrégation, voyant se réaliser un projet caressé depuis le début de ses études, il l'aurait abordée avec enthousiasme, observée avec admiration et jugée avec faveur, ce qui domine lorsqu'il la découvre en 1867, c'est l'absence d'intérêt, la méfiance aussi et, surtout, une désillusion qui ne fera que croître par rapport aux rêves – nourris par des souvenirs de famille qui remontaient à une période déjà close – qui avaient bercé ses dix-huit ans.

»J'allais en Allemagne, avouait-il trente-cinq ans plus tard, avec l'idée d'y retrouver encore quelque chose de l'Allemagne de Grimm, de Schleiermacher, de Humboldt et de Gervinus. Berlin, tout en m'intéressant au plus haut degré, me désillusionna fortement aussi, en me faisant découvrir tout à coup la puissance, réaliste comme le roc et tranchante comme l'acier, qui allait nous écraser«¹⁵.

Encore ce jugement surestime-t-il sans doute l'intérêt et l'admiration qu'il lui porta. Lorsqu'on parcourt les lettres qu'il envoya de Berlin en effet, ce qu'on peut lire est infiniment plus désabusé et, surtout, bien plus critique.

Il y décrit un »froid et lointain Berlin, où l'on ne voit rien de la nature, où l'on est toujours en présence de l'effort, estimable sans doute, mais minutieux, pénible, sans joie, de la volonté humaine«; un Berlin où »l'atmosphère est lourde et garde comme l'odeur d'une salle de dissection«. »Tous les savants, philologues, historiens, naturalistes, physiologues, écrit-il, fouillent de leurs scalpels aux entrailles des cadavres, espérant y trouver le secret de la vie.«

11 VINANT, Malwida de Meysenbug (voir n. 9) p. 214–219.

12 MONOD (voir n. 3) p. 4.

13 Ibid. p. 11.

14 Ibid. p. 4.

15 Ibid. p. 5.

Mais si »les Allemands sont sages, patients, érudits, instructifs ... ils ne savent interroger que la mort, et la vie ne leur dit pas son secret«¹⁶. Et il conclut: »Serait-ce là ce progrès dont on parle tant. Le Césarisme a changé le monde en caserne. La science va le changer en hôpital«¹⁷.

En fait, arraché à Florence, à sa thèse française et à Olga Herzen, Monod, à Berlin, sans trop se préoccuper de ce qui l'entourait, rêva de l'Italie¹⁸; ne vivant que de l'échange épistolaire que, par l'intermédiaire de sa tutrice, il entretenait avec celle qu'il ne cessait de considérer comme sa fiancée¹⁹.

C'est ce que traduisent bien ses trois lettres à Geffroy en date des 18 novembre 1867, 2 décembre 1867 et 20 février 1868.

Loin de s'attarder sur l'Allemagne, Berlin, l'Université, Monod n'en parle qu'en passant, ne portant d'intérêt qu'à la thèse latine que, faute de pouvoir continuer la thèse française commencée dans les archives florentines, il veut consacrer à un sujet qui le ramène vers l'Italie.

C'est sur ce point qu'il sollicite inlassablement les avis et les conseils d'un Geffroy assez réticent à ce qu'il lui propose. A trois reprises seulement on voit poindre un peu de la réalité allemande: de façon très allusive à propos des cours de l'Université de Berlin, qu'il mentionne sans donner de détail sur leur titulaire, leur teneur et la manière dont ils sont faits; de façon plus explicite lorsqu'il note combien, en Allemagne, honorée pour elle même, la science prime sur toute considération de carrière ou d'honneur, et, surtout, avec une prescience qui étonne, lorsqu'il analyse – avec inquiétude – la montée d'une puissance prussienne alors en plein essor. Car ce que ce jeune homme d'à peine vingt-trois ans a reçu en partage, bien avant l'intelligence, assurément c'est la lucidité; qu'il possède au plus haut degré.

*

Cher Monsieur,

je ne sais si j'aurai le temps d'aller chez vous avant mon départ, mais je ne veux pas quitter Paris sans vous remercier une fois encore de tout ce que vous avez fait pour nous. Et je ne parle pas seulement des conférences et des cours que nous avons eu le privilège de suivre, mais de l'affection que vous nous avez témoignée & des encouragements que nous avons reçu de vous. Vous avez encore eu tout récemment la bonté de nous envoyer un double souvenir. Maintenant que le fardeau de l'agrégation ne m'opprime plus, je puis vous dire combien j'y ai été sensible. Je ne quitterai pas la France pour l'Allemagne sans venir vous voir & vous demander des conseils. Si vous le permettez même, je vous demanderai dans quelques jours des renseignements par lettre sur la route que vous me conseillez de suivre.

Veillez présenter à M^{me} Geffroy mes salutations les plus empressées, & croyez moi votre élève bien dévoué & bien affectionné.

Paris 8 Sept.[embre 18]65.

G. Monod

16 MONOD (voir n. 3) p. 8. La longue lettre adressée par Monod à Michelet de Berlin le 8 février 1868 a été publiée par celui-ci dans cette brochure, p. 7-13, avec la réponse de Michelet en date de Hyères (Var), 13 février 1868, p. 15-16.

17 VINANT (voir n. 7) p. 225.

18 A Malwida de Meysenbug, il écrit qu'aux sorties il préfère »la tranquille joie qui remplit son cœur en songeant à Florence, à l'hiver dernier, aux soirées du lundi et du jeudi, à ses lectures avec Olga, à ses leçons d'allemand, à toute cette vie commune où il se sentait devenir meilleur«. VINANT (voir n. 7) p. 225-226.

19 Les lettres de Monod à Malwida de Meysenbug en date de Berlin, 30 juillet 1867, 30 octobre 1867, novembre 1867, Cassel 22 mai 1868, 24 juin 1868, 3 juillet 1868 sont mentionnées ou citées dans VINANT (voir n. 7) p. 224-227, 231-232, 234-236.

Cher Monsieur,

Le Havre – Côte d'Ingouville 15 Sept.[embre 18]65.

c'est ici seulement & aujourd'hui que je reçois votre billet & votre invitation. Je regrette bien de n'avoir pu y répondre plus tôt & m'y rendre comme je l'aurais désiré. Mais après les quinze fatigantes journées de l'agrégation je n'ai rien eu de plus pressé que de venir me reposer dans ma famille au bord de la mer. Vous me dites que je ne vous ai rien fait savoir de mon succès – & vous en faites honneur à ma modestie. Ça aurait été plutôt de l'ingratitude il me semble. Aussitôt après ma réception je vous ai écrit pour vous l'annoncer & pour vous remercier. Seulement j'ai adressé ma lettre à la Rue des Filles S^{te} Marie, & je vois avec regret qu'elle ne vous est pas parvenue.

J'espère bien pouvoir vous voir & vous demander vos conseils avant mon départ pour l'Allemagne, où je compte passer l'année prochaine. Je commencerai par Weimar, où j'irai apprendre l'allemand auprès d'un professeur de l'Académie ami de ma famille. Dès que je serai un peu débrouillé j'irai faire visite aux Universités – Berlin & Bonn en particulier qui sont les deux premières pour l'histoire actuellement. Enfin j'espère bien pouvoir causer de tout cela avec vous avant mon départ. Dès que j'aurai la notification officielle de ma nomination d'agrégé, je demanderai un congé – que M. Duruy²⁰ m'a promis du reste l'an dernier.

Loin de la France d'ailleurs, je n'oublierai pas ceux qui m'ont si vite & si bien conduit au but – ce but qui n'est que le commencement de la vraie vie & des véritables études. J'ose espérer que vous me permettrez, même de loin, d'avoir encore recours à cette bienveillance que vous m'avez toujours témoignée pendant les années où j'ai eu le privilège de suivre vos leçons. Ce qui m'est le plus doux en quittant l'École [normale supérieure] & Paris, ce n'est pas ce succès que je n'espérais pas – mais la pensée que je ne puis me rappeler mes professeurs sans un profond sentiment d'affection; & l'espérance qu'ils veulent bien me rendre en quelque mesure les sentiments qu'ils m'inspirent.

Veillez, cher Monsieur, présenter à M^{me} Geffroy mes compliments les plus respectueux, & croire au dévouement respectueux

de votre élève reconnaissant

G. Monod

De la main de Geffroy: Cf. Dino Compagni²¹ † 1323 (sic). Sa chronique²² 1312 continuant celle de Ricordano Malaspina²³. La brochure de Villari²⁴ est *I capitoli del commune di Firenze. Inventario e regesto*²⁵.

Cher Monsieur,

Berlin, le 18 Novembre 1867

je suis venu, comme j'en avais l'intention depuis longtemps, passer un hiver à Berlin, pour y apprendre l'allemand, y connaître un peu la vie allemande & suivre les cours de l'Université. Mais je voudrais en même temps utiliser mon temps en vue de mon but actuel de travail, c. à. d. le Doctorat. – J'ai commencé à Florence une thèse française sur la Constitution sociale de la République Florentine au XIV^e siècle. Je tâcherai bien d'examiner dans la littérature historique

20 Victor Duruy (1811–1894), Ministre de l'Instruction publique. Monod, camarade de son fils Albert à l'École normale supérieure, avait été à plusieurs reprises son invité au cours de sa scolarité.

21 Dino Compagni (env. 1260–1324), Chroniqueur.

22 La plus récente édition de cette chronique souvent publiée était alors celle dont la troisième édition venait de paraître à Milan sous le titre de *D. COMPAGNI, Cronaca fiorentina, preceduta da un discorso di Atto Vannucci*, 3^e éd. Milano 1864.

23 Ricordano Malaspini, Chroniqueur.

24 Pasquale Villari (1826–1917), Professeur d'histoire moderne au R. Istituto di studi superiori de Florence.

25 Après avoir publié des études sur ce sujet dans les années 1860, Villari devait plus tard revenir à ses recherches sur les origines de la commune de Florence et en donner la synthèse sous le titre de *I primi due secoli della storia di Firenze* 1893–1894, 2 vols.

allemande ce qui peut m'apporter quelques lumières nouvelles sur ce sujet spécial. Mais je crains de ne pas trouver de nombreuses indications sur cette époque & ce point précis. J'ai donc envie d'ébaucher ici ma thèse latine, & c'est à ce sujet que je viens vous demander conseil.

Je voudrais prendre un sujet qui ait trait aux rapports de l'Allemagne & de l'Italie – Car je vois que mes recherches se dirigent de plus en plus vers l'étude de ces deux pays. – J'avais d'abord songé à étudier les théories de l'Empire dans quelque théoricien peu connu, comme Marsilio di Padova²⁶ par exemple. Mais depuis que je suis ici j'ai songé à faire une étude sur Liutprand²⁷; l'évêque de Crémone & l'ami d'Othon-le-Grand. Je ferais ou une étude sur sa vie & son œuvre en général – ou bien une étude sur la Cour de Rome telle que Liutprand nous la dépeint. Mais à ce point de vue, la pudique & orthodoxe Sorbonne s'offenserait peut-être des libertés grandes que se permet Liutprand à l'égard d'un pouvoir dont la France se fait aujourd'hui le champion plus ou moins chevaleresque. – Voici donc ce que je vous demanderais: Y a-t-il eu quelque thèse ou livre qui ôte à une thèse semblable sa nouveauté? Pensez-vous que le sujet paraîtrait bien choisi? Si vous aviez dans l'esprit quelque autre sujet analogue soit sur les Othon, soit sur les Henri, soit sur les Frédéric, je vous serais reconnaissant de me l'indiquer. Mais je voudrais un sujet précis, restreint & en même temps d'un intérêt plus large que celui de la pure érudition.

Je suis ici les cours de Droysen²⁸ sur l'Époque de la Révolution, Köpke²⁹ sur l'histoire d'Allemagne, Steinthal³⁰ sur la Philosophie du Langage & Bastian³¹ sur l'Ethnologie. Le plus sérieux de ces cours est celui de Köpke, un des élèves de Ranke³². Droysen est amusant & curieux à entendre comme représentant du Borussianisme affecté – d'après lui le nom d'Époque de la Révolution est faux – il est plus juste de dire, Époque des Réformes libérales, à la tête desquelles se trouve la Prusse.

D'ailleurs l'espèce d'enivrement dont les meilleures têtes ici ont peine à se défendre, est bien compréhensible. Ce que ce peuple persévérant a fait depuis un siècle & demi confond l'imagination. J'ai été bien frappé en arrivant de France ici de la différence du sentiment public. Tandis que chez nous j'avais trouvé partout le mécontentement, le dégoût, la rage de l'impuissance – sentiments bien accrus depuis ces tristes affaires d'Italie – ici je voyais partout la joie d'un peuple qui se sent grandir – c'est toute la différence de la santé à la maladie. Et ce qu'il y a de plus pénible, c'est que les derniers restes de crainte, de jalousie & de haine contre la France, (preuves d'estime pour nous), que j'avais trouvés en juillet, ont tout à fait disparu, pour faire place à une pitié railleuse. L'exposition a donné à tous les étrangers une haute idée de notre richesse & de notre goût mais en même temps une conviction profonde de notre décadence morale. Paris est la Welt-Stadt – et les Français n'existent plus.

Je jouis beaucoup ici des ressources musicales & dramatiques si faciles à se procurer, & j'en profite pour étudier le répertoire classique, opéras, drames ou symphonies.

Veillez, je vous prie, cher Monsieur, présenter mes bien respectueuses salutations à M^{me} Geffroy. Croyez à l'affection respectueuse et reconnaissante que vous porte

Votre ancien élève
G. Monod

75. Jägerstr. 3. Treppe

26 Marsilius de Padoue († 1342?).

27 Liutprandus, († env. 972), Evêque de Crémone.

28 Johann Gustav Droysen (1808–1884), Professeur d'histoire à l'Université de Berlin.

29 Rudolf Köpke (1813–1870), Professeur d'histoire à l'Université de Berlin.

30 Heymann Heinrich Steinthal (1823–1899), Professeur extraordinaire de linguistique à l'Université de Berlin.

31 Adolf Bastian (1826–1905), Dozent für Völkerkunde à l'Université de Berlin.

32 Leopold von Ranke (1795–1886), Professeur d'histoire à l'Université de Berlin.

Berlin, le 2 Décembre 1867.

Cher Monsieur,

je vous suis bien reconnaissant des conseils détaillés que vous avez bien voulu m'envoyer & qui, de toute manière, me seront très-utiles. Mais voici quelques considérations que je vous présenterai.

Pour Liutprand, si je me décide à l'aborder, ce ne sera pas au point de vue de Rome & de ses scandales, sujet connu, dangereux & aujourd'hui d'une médiocre importance. Je m'attacherais plutôt à étudier en lui le mélange d'italien et de germanique qui en fait un type si curieux. De race allemande – lombarde – Liutprand est pourtant né à Pavie & il a reçu la culture italienne ecclésiastique. De plus il est revenu en Allemagne auprès d'Othon & il a embrassé avec ferveur les intérêts impériaux. Enfin sa légation à Constantinople lui a donné une teinture de la culture grecque; il en a même contracté la manie de mêler à son latin des mots grecs parfaitement inutiles. C'est donc le personnage de Liutprand, type du cosmopolitisme médiéval que je voudrais étudier & ne considérerais les événements politiques & le monde de cette époque qu'à travers lui. Si vous avez le temps de m'écrire un mot seulement – dites moi, je vous prie, si envisagé de cette façon le sujet ne vous paraît pas digne d'étude.

Quant à ma thèse italienne, voici ce que je puis dire en sa faveur. J'y ai consacré 7 mois d'études très-spéciales sur les documents manuscrits des Archives des Arts – & ce que j'ai recueilli ne peut guère servir qu'à ma thèse spéciale: organisation sociale Florentine. M^r Villari, que j'ai le plaisir de beaucoup connaître & dont j'ai suivi régulièrement les cours à Florence traite ce sujet à ce qu'il m'a paru d'une manière beaucoup plus générale que je ne compte le faire. M. Villari s'occupe de beaucoup de choses, de politique en particulier – il peut demain devenir ministre – & il ne peut pas s'astreindre au travail de paléographie auquel – complètement libre – je puis me livrer. M. C. Hegel³³ que j'ai consulté & qui a étudié les documents que j'ai eus entre les mains m'a beaucoup encouragé. Je ne me dissimule pas la difficulté du travail, mais je crois qu'avec de la persévérance, je puis arriver à faire un travail d'érudition utile & original – même après Villari & Hillebrand³⁴. J'aurais bien songé à prendre pour sujet Villani³⁵ ou Capponi³⁶ si Hillebrand n'avait annoncé l'intention d'écrire sur ces deux chroniqueurs. Pourtant *Gino Capponi de Tumulto dei Ciompi* aurait été tout à fait mon affaire. Je pourrais bien encore il est vrai étudier l'épisode si curieux du Duc d'Athènes, ce despote démagogique – Mon travail se trouverait tout naturellement utilisé.

Sarpi³⁷ est un beau sujet de thèse. J'y avais songé. Mais il m'a paru inabordable pour deux motifs & ils seront plus puissants encore pour Blanchet³⁸. Il y a une grande difficulté à aborder dans une thèse un sujet qui traite de questions religieuses. En second lieu pour écrire quelque chose de nouveau & de sérieux sur Sarpi, il faudrait pouvoir séjourner à Venise longtemps – un peu à Vienne – & enfin avoir entrée dans les Archives du Vatican, ce qui ne sera possible que quand les Chassepot auront mis fin à leurs merveilles. Mais un sujet que je recommande à tous ceux qui pourront aller à Venise c'est Marin Sanuto³⁹, 1466–1535 (sic), auteur de livres très curieux sur l'histoire Vénitienne & surtout d'un *Diario* manuscrit⁴⁰ qui est le meilleur

33 Karl von Hegel (1813–1901), Professeur d'histoire à l'Université d'Erlangen.

34 Carl Hillebrand (1829–1884), Professeur au Lycée de Douai, auteur d'une thèse de doctorat soutenue devant la Faculté des lettres de Paris sous le titre de *Dino Compagni. Étude historique et littéraire sur l'époque de Dante*, Paris 1861.

35 Giovanni Villani († 1348), Chroniqueur.

36 Gino Capponi (env. 1350–1421), Chroniqueur. La *«Sollevazione dei Ciompi»*, qui lui avait été attribuée, semble en fait n'être pas de lui mais de son père.

37 Fra Paolo Sarpi (1552–1623), Théologien, consultant de la République de Venise.

38 Bianchini.

39 Marin Sanudo (ou Sanuto) dit il Giovanne (1466–1536), Membre du Grand conseil.

40 Ses *«Diarii»* ont été publiés à Venise, en cinquante-huit volumes, par la R. Deputazione Veneta di storia patria, de 1879 à 1902.

guide pour la Venise du XVI^e s. celle de Tibère! (C'est je crois le n° 1470 des archives. Il y a une 50^e de vol.[umes] manuscrits).

Je m'informerai auprès de M. Pertz⁴¹ des Revues dont vous me donnez les titres. Je ferai mon possible pour vous les procurer & vous les envoyer. Si je ne puis les trouver – veuillez me dire ce qui vous importe le plus, je pourrai peut-être vous en envoyer quelque analyse. Si je les trouve, je vous informerai du prix avant d'acheter.

Je vous remercie encore de votre amicale réponse. Veuillez saluer de ma part M^e Geffroy et croyez-moi

Votre bien reconnaissant & dévoué élève,

G. Monod

Je profite de la musique. Je viens en ce moment de chez M^{me} F. Mendelssohn où j'ai entendu un quatuor – Haydn, Beethoven & Mozart.

Berlin, le 20 Février 1868.

Cher Monsieur,

j'ai enfin trouvé un libraire qui m'a promis de me trouver les numéros de Revue que vous demandiez dans votre première lettre. Il m'a dit que le prix serait de 3 ou 4 Tls soit 11 à 15 F en tout. J'ai pensé pouvoir lui dire de les procurer à ce prix-là.

Je vous serais reconnaissant si vous pouviez me donner un conseil précis au sujet de ma thèse latine. Je suis toujours en suspens. Sur Liutprand rien n'a été publié depuis Köpke 1843⁴² & je ne sais si vraiment le sujet est assez connu en France pour qu'une thèse fut superflue.

Mais voici d'autres sujets qui me sont venus en tête. N'ayant naturellement pas pour ma thèse latine l'intérêt de premier ordre que j'apporte à ma thèse française – je serais bien heureux qu'un avis précis d'un de mes professeurs me tirât d'indécision. M. Himly⁴³ croit-il positivement qu'il n'y aurait rien d'intéressant à tirer de Marsilio di Padova & de toute cette campagne si curieuse entreprise au milieu du XIV^e s. en faveur de l'Empire contre la Papauté?

Un sujet qui rentrerait davantage dans mes études italiennes & municipales serait un travail sur les communes allemandes – non pas un travail général & sommaire sur les Constitutions municipales allemandes comparées aux Constitutions italiennes – mais un point spécial de leur développement. Ainsi étudier par exemple la politique des deux Frédéric I & II envers les villes. Ils voulurent faire à leur égard ce que fit aux XVIII^e s. la monarchie française à l'égard des communes françaises.

Vaudrait-il mieux, puisque j'ai déjà en français une étude très spéciale, une étude de faits, traiter en latin quelque sujet plus philosophique; Une comparaison par exemple entre les idées politiques des anciens & celles du moyen-âge. Mais cela serait trop vaste, & trouverait-on un intérêt suffisant à l'étude d'un livre spécial, du *De regimine Principum* de St. Thomas⁴⁴ par exemple?

Je pense que la portée politique & sociale de la réforme Hussite a été bien étudiée – & je ne sais si les documents seraient assez abondants pour étudier un point spécial très intéressant: les idées sociales des Thaborites – Quant aux écrits de Huss⁴⁵ ils sont peut-être trop théologiques pour que la Faculté prit plaisir à les voir étudiés en détail. Mais y a-t-il eu quelque travail développé en France sur Nicolas de Cusa⁴⁶, sur son rôle dans l'Empire & au Concile, sur ses

41 Georg Heinrich Pertz (1795–1876), Bibliothécaire à Berlin, historien, éditeur des sources de l'histoire allemande.

42 R. KÖPKE, *De vita et scriptis Liudprandi, episcopi cremonensis, commentatio historica*, Berolini 1842.

43 Auguste Himly (1823–1906), Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

44 Saint Thomas d'Aquin (1225–1274).

45 Jean Huss (1369–1415), Recteur de l'Université de Prague, réformateur religieux.

46 Nicolas Krebs ou Krypffs dit de Cusa (1401–1464), Cardinal et philosophe allemand.

projets de Réforme? Que penseriez vous de ce sujet? Ou celui-ci? La Réforme au Concile de Bâle. Montrer dans ce concile – à l'état encore rudimentaire et inconscient, les éléments dont la Réforme devait sortir 80 ans plus tard.

Y a-t-il eu en France quelque chose de fait sur Ancus Sylvius⁴⁷. De Anco Sylvio historico ne pourrait-ce être un bon sujet de thèse.

Si vous avez quelque autre idée, suggérez la moi je vous prie – Les Communes, Nicolas de Cusa ou le concile de Bâle voilà ce qui me séduirait le plus.

En attendant, j'ai continué mes anciens travaux & j'ai appris la Paléographie. Je commence à m'en tirer assez bien du IV^e au X^e siècle – grâce aux excellentes leçons de M. Jaffé⁴⁸. C'est une connaissance bien utile & qu'on a tort de ne pas du tout nous enseigner à l'École [normale supérieure]. Je trouve que la grande différence entre les Allemands & nous c'est que pour eux la science est le but, le métier l'accessoire – ils sont historien, philologue, puis comme il faut gagner sa vie, ils se font professeurs ou bibliothécaires. Nous nous sommes professeurs, bibliothécaires & quelques uns, bien rares, trouvent le temps & le courage de faire de la science. Mais on ne les forme pas à cela. Nous avons de grandes institutions scolaires mais pas de grandes institutions scientifiques. Celles qui méritent ce nom, comme l'Institut, ne sont pas des berceaux, mais – des ports, pour quelques uns – des tombeaux.

Veillez, cher Monsieur, présenter mes respectueuses salutations à M^{me} Geffroy, & croyez à mon affectueux dévouement.

G. Monod

75. Jägerstr. 3. Treppe.

*

Avec cette lettre, et sur ces mots, s'interrompt l'échange.

Bien qu'elle appelle à l'évidence une suite, la correspondance adressée d'Allemagne par Monod à Geffroy s'arrête là; à tout le moins celui-ci n'a-t-il pas conservé dans ses papiers d'autres lettres. Suspendues au moment même où il partait, selon le projet qu'il avait formé depuis longtemps déjà, »passer l'été dans la studieuse solitude de Goettingen, auprès de M. Waitz⁴⁹, l'homme d'Allemagne qui connaît le mieux le moyen-âge⁵⁰, comme il l'annonçait à la même date à Michelet, leurs relations épistolaires ne reprendront qu'en 1871 avec une lettre de Gabriel Monod en date du 3 novembre; Monod qui, entretemps, appelé, à son retour, à l'École pratique des hautes études puis ambulancier pendant la guerre franco-allemande, a vu se confirmer sa déception devant les hommes et les choses de l'Allemagne mais aussi l'apport durable de sa science à sa formation.

S'il vivra, jusque dans sa vie la plus intime, le déchirement que représentera pour lui, comme pour tant d'autres, son affrontement avec la France, s'il en retirera un sentiment d'horreur qui pourtant, parce qu'il saura conserver une hauteur de vues méritoire en ces temps où les sentiments étaient exacerbés, ne deviendra jamais de la haine, marqué de façon indélébile par celui qui restera à jamais pour lui »le Maître⁵¹, le futur membre des académies de Goettingen, Munich et Berlin mettra en œuvre dans sa conférence d'histoire des Hautes études une érudition typiquement allemande⁵², consacrant son enseignement à la lecture de documents

47 Enea Sylvio Piccolomini (1405–1464), Pape sous le nom de Pie II.

48 Philipp Jaffé (1819–1870), Professeur d'histoire à l'Université de Berlin.

49 Georg Waitz (1813–1886), Professeur d'histoire à l'Université de Goettingen.

50 MONOD (voir n. 3) p. 12.

51 MONOD (voir n. 6) p. 11.

52 G. MONOD, *Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne*, Paris 1872. [Travaux de la Conférence d'histoire du Moyen-âge pendant l'année 1869.]

étudiés selon des »principes de critique scrupuleuse et impartiale«⁵³, traduisant la thèse de celui qu'il considérait comme »l'un des meilleurs élèves« de Waitz⁵⁴ et communiquant à ses élèves le goût d'une démarche qui, avant tout, voulait rompre avec les vagues généralités de prédécesseurs⁵⁵.

Au fond, parti outre-Rhin dans des conditions bien différentes de celles qu'il avait imaginées, il en rapportera néanmoins ce qu'il en attendait: une initiation à cette science historique critique, puisée aux meilleures sources, qu'il ne cessera, durant tout le cours de son existence, de communiquer à plusieurs générations d'auditeurs et, surtout, de lecteurs.

53 Allocution de M. Gabriel MONOD dans: A Gabriel Monod en souvenir de son enseignement. École pratique des hautes études (1868-1905). École normale supérieure (1880-1904). 26 mai 1905, Versailles (1907), p. 35-36.

54 G. MONOD, trad. W. JUNGHANS, Histoire critique des règnes de Childerich et de Clodoveck, Paris 1879.

55 Allocution de M. Jules ROY dans: A Gabriel Monod en souvenir de son enseignement. École pratique des hautes études (1868-1905). École normale supérieure (1880-1904). 26 mai 1905, Versailles (1907), p. 7-8.